

L'HONORABLE A. R. ANGERS

Ministre et "leader" de la chambre.

J'ai été longtemps—quinze ans environ—l'un des intimes de M. Angers. Et le premier chagrin politique sérieux que j'ai éprouvé de ma vie, a été de me séparer de lui. J'étais pour lui un ami vrai, et il m'a donné plus d'une fois des gages de son estime. Je comptais sur lui comme sur un frère aîné, et il avait raison de se reposer sur moi pour toute chose qu'il était en mon pouvoir de faire. Nous n'étions pas toujours d'accord sur la signification des choses, les moyens à prendre, les coups à frapper. Il avait sa pensée à lui, une pensée tenace et quelque peu exclusive, autoritaire. J'avais mes opinions, et avec lui mes franches coudées. La première et la dernière fois que nous échangeâmes des propos qui frisaient l'aigreur fut en 1876, au sujet d'une élection dans le comté de Montmagny. Il m'avait demandé de faire cette lutte et de la gagner. Je m'y jetai avec M. Philippe Landry, qui venait d'être déqualifié. Nous fûmes battus de quelques voix. Je revins à Québec furieux de notre défaite, et je fis à M. Angers des reproches sanglants de nous avoir abandonnés. J'étais jeune alors : et j'oubliais que les gouvernements qui sont forts n'ont pas l'enthousiasme facile. Un de plus, ou un de moins ! Je serais injuste, toute fois, en laissant croire que M. Angers était indifférent à l'endroit de ses partisans politiques. L'influence qu'il conquit si rapidement sur la chambre, aussitôt qu'il en devint